

Faire sans le dire. Les rencontres amoureuses au Caire.

Gaëlle Gillot

▶ **To cite this version:**

Gaëlle Gillot. Faire sans le dire. Les rencontres amoureuses au Caire.. Géographie et cultures, 2005, 54, pp.31-52. halshs-00259685

HAL Id: halshs-00259685
https://shs.hal.science/halshs-00259685

Submitted on 29 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gaëlle Gillot
Maître de conférences à l'IEDES/Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Chercheur au CRIA, UMR Géographie Cité
Gaelle.Gillot@univ-paris1.fr

Géographie et Culture, n°54, décembre 2005, p.31-52

Faire sans le dire.
Les rencontres amoureuses au Caire

Résumé :
Face aux contraintes sociales qui président aux relations amoureuses au Caire, au poids de leur image publique, les jeunes filles développent des stratégies de contournement des normes, dont la principale est le silence et le secret de leurs activités. Des lieux se spécialisent dans la fonction d'accueil des couples non officiels où les normes sont moins strictes et où l'on peut se permettre des petites transgressions, constituant ainsi au Caire un territoire amoureux en forme d'archipel.
Mots clés : normes sociales – relations amoureuses – espace public – jeunes filles – Le Caire

Abstract:
In the very loaded social context surrounding young women's relationships in Cairo, it is often necessary to develop strategies of avoidance, and particularly to remain silent and keep meetings secret. This need for secrecy has given rise to the specialisation of particular places as havens where unofficial couples can meet, where social norms are relaxed and where minor transgressions has become possible. It has led to the construction of a specific geography in love affairs in the city.
Key words: social norms – love relationship – public space – young girls - Cairo

Introduction

En Egypte, la pilule contraceptive est en vente libre dans les pharmacies. Pourtant, les rapports entre les deux sexes sont en Egypte d'une grande complexité et dépendent beaucoup du milieu socioculturel auquel les jeunes filles appartiennent. De façon un peu tranchée, on peut dire que plus le milieu social est favorisé et occidentalisé, plus les jeunes filles sont libres dans leurs relations avec les garçons. Au contraire, plus les milieux sont traditionnels, plus elles doivent s'inscrire dans un modèle moral contraignant. Entre les deux, une certaine tolérance existe. Mais en principe, pour une grande partie de la population (musulmane et chrétienne), en dehors des liens du mariage, les jeunes filles ne devraient pas avoir de relations sexuelles, ni même de relations amoureuses. Pubères mais non mariées, elles se situent à une période de risque social maximum personnellement (pour leur réputation), et à l'échelle du groupe, puisque c'est sur elles que repose l'honneur familial. Or les relations amoureuses hors mariage arrivent dans tous les milieux. Mais elles ne recouvrent pas la même réalité pour toutes les jeunes filles. Une gradation existe qui va de la simple rencontre sans contact physique (la moins répréhensible), aux embrassades, aux baisers, jusqu'aux relations sexuelles (qui dans la plupart des milieux doivent rester secrètes). Ces grades dans la relation amoureuse a des répercussions sur la fonction des espaces de la ville et sur leur valeur. En fonction de ce que l'on veut « faire » avec son « petit ami » (mot, qui n'a aucune existence reconnue), on ne se rend pas dans les mêmes lieux.

Des entretiens ont été menés au Caire en février/mars 2000 avec une dizaine de jeunes femmes de 18 à 29 ans[1]. Ils avaient pour question centrale : qu'est-il acceptable de faire et de raconter dans les relations amoureuses au Caire aujourd'hui, lorsqu'on est une jeune femme ? Où va-t-on pour rencontrer son ami ? Dire ce que l'on fait avec son petit ami rend public une action du domaine privé. Elle est donc susceptible de rompre plus que d'autres avec l'ordre établi, avec la conduite attendue d'une jeune femme égyptienne. De cette constatation découlent des jeux dans le dire et le taire.

Les jeunes femmes interrogées sont musulmanes et coptes, elles ont toutes suivi ou suivent des études universitaires. Elles parlent une ou plusieurs langues étrangères et certaines d'entre elles ont voyagé en Europe. Toutes sont encore célibataires et seule une d'entre elles était fiancée. Toutes vivent chez leurs parents et se rendent seules à l'université ou à leur travail. Nées dans des milieux relativement favorisés[2], relativement représentatives de la jeunesse « middle-upper class », ces jeunes femmes n'en sont pas moins soumises à une nécessité de conformité sociale, d'adhésion -au moins apparente- au système de valeurs le plus répandu dans leur milieu[3]. La principale raison d'adhérer au modèle est la nécessité pour chacune d'entre elles « d'avoir bonne réputation ». Celle-ci, issue de l'image qu'elles donnent d'elles, détermine le mariage. Or elles considèrent le mariage comme la seule et la plus normale des destinées pour leur vie.

Il s'agit ici de se demander, à partir du point de vue de ces jeunes filles, quelles sont les contraintes dans les rapports amoureux, les interdits, comment le système de normes sociales s'impose aux jeunes filles de ce milieu relativement privilégié, définit le champ d'action dans lequel elles doivent s'inscrire, et modèle leur rapport à l'espace, leur représentation de l'espace urbain. Comment l'espace urbain, malgré les obligations morales qui pèsent sur les jeunes filles, leur permet de s'arranger avec les normes sociales et de s'octroyer de petites transgressions, en échappant à la surveillance familiale qui s'attache surtout à ce que les apparences soient sauvegardées. Il existe ainsi des espaces dans la ville où les normes de comportement en public sont plus souples que dans les espaces publics tels que la rue, et où les jeunes filles se permettent un assouplissement de leur attitude en couple, où leur anonymat est sauvegardé et où la présence d'autres personnes permet des manifestations de l'intime. Ces espaces modèlent une géographie amoureuse du Caire.

I) UN MODÈLE CONTRAIGNANT

1- La moralité

La vie ordinaire, le quotidien de même que l'héritage et le contexte social, donnent lieu à l'édiction des règles qui déterminent un certain art de coexister en public. La moralité ou la « convenance » définit d'abord des interdits, notamment en matière de relations entre les sexes. La moralité et la convenance sont des concepts, probablement les plus répandus dans les sociétés, qui renvoient à l'image que l'on donne de soi en fonction d'un code de conduite propre au milieu dans

[1] Hoda, Amira, Chérine, Maya, Yasmine, Chérine ont été interviewées à l'université du Caire où elles sont étudiantes en première et deuxième années. L'entretien avec Amira (alors récemment fiancée) s'est déroulé à son bureau. Wadad, Madeleine et Mona (qui sont coptes) ont été rencontrées chez elles ou chez des amis. Dans tous les cas les entretiens ont été effectués avec un questionnaire ouvert, en français, et ont duré au moins 45 mn.

[2] Les parents des jeunes femmes (père et mère) travaillent tous. La mère travaille souvent davantage par choix que par nécessité. Ils ont pour la plupart fait eux-mêmes des études universitaires et ont souvent un emploi à responsabilités qui parfois les fait voyager. La majorité des jeunes femmes interrogées ont la possibilité d'aller dans des clubs assez prestigieux du Caire. Pour beaucoup d'entre elles, elles ont fait leur scolarité dans des écoles de langue française.

[3] Dans les couches sociales aisées les plus occidentalisées, les jeunes filles possèdent une liberté sexuelle comparable aux jeunes filles d'Occident, peuvent vivre en concubinage, sont libres de leurs faits et gestes et vivent totalement libérées des contraintes morales. Il ne s'agit pas dans cet article de cette catégorie de jeunes filles.

lequel on évolue. Les jeunes filles interrogées estiment que les règles en matière de relations amoureuses en Egypte sont plus morales que celles qui les président chez les Occidentaux aujourd'hui. Elles justifient cette différence par l'emprise importante de la religion sur leurs mentalités, et leur respect de ses règles. Hoda affirme ainsi que « *Toujours en Égypte, c'est la religion qui commande toutes les relations, surtout pour des filles bien éduquées. Alors on pense avant tout à est-ce que ceci va plaire à Dieu ou pas ?* ». Plusieurs jeunes femmes, comme Maya, pensent que la France est un pays où tout est permis, où il n'y a plus de morale et où l'on vit les relations amoureuses de façon extrêmement superficielle : « *Je pense qu'en France, les gens sont moins attachés à la religion. C'est peut-être la raison de ce qui se passe là-bas. Mais moi je n'aime pas ça. La religion est très stricte en Égypte et on suit ses règles, c'est-à-dire qu'on ne fait pas ce qu'elle ne permet pas* ». De même Yasmine fait une différence très tranchée entre ici (en Égypte) et là-bas (en Occident) et explique que « *Ici ce n'est pas comme là-bas où dès le premier rendez-vous ils s'embrassent et tout le reste, non !* ».

Ferrié (1998) note que ce discours très répandu s'observe dans des milieux divers de la société égyptienne. La référence à la religion, et notamment à l'islam (majoritaire), serait devenue une des références publiques dominantes parce que tout le monde suppose que chacun se réfère à la religion dans ses conduites. Ainsi « les acteurs se coordonnent par défaut sur ce qu'ils croient que l'on attend d'eux » (p. 119). Depuis quelques années, il y aurait une regain de la pratique religieuse dans la société égyptienne qui, plus que par la domination publique d'une référence, se caractériserait par la croyance collective que la religion est la référence des actions de chacun, et par conséquent que tout le monde pense que tout le monde la partage. Si cette référence est commune, alors elle donne le droit à chacun d'intervenir pour qu'elle soit respectée. La bonne conduite devient exigence : on ne doit ni blesser ni scandaliser les autres.

L'islam en particulier, puisqu'il est majoritairement pratiqué en Égypte, mais c'est également le cas de la religion chrétienne[4], modèle donc en partie des normes de comportement des jeunes femmes égyptiennes qui tiennent à se conduire d'une façon conforme à ce qu'elles pensent que la « morale religieuse » exige d'elle. En réalité, cette morale est composée d'un mélange de tradition, de repli social et identitaire dans le cadre de la crise économique, et enfin d'interprétation des religions[5]. Elles travaillent sans relâche à une apparence irréprochable afin d'en retirer le bénéfice symbolique de la « bonne réputation ». « Les normes sociales fournissent une importante catégorie de motivation pour l'action (...) », écrit Elster (1989 : 15), car elles s'imposent « comme des impératifs à suivre, selon une logique largement mécanique, parfois inconsciente, exerçant une sorte de « prise » sur l'esprit due aux fortes émotions que leurs violations peuvent déclencher » (p. 98-100).

La contrainte est à la fois consciente et inconsciente. Pour une part, elles l'ont totalement intégrée et leurs conduites la suivent sans qu'elles s'en aperçoivent. Elles croient même en sa justesse, c'est ce qu'Élias (1976 : 264), dans un autre contexte, définit comme « autocontrainte », ou résistance sociale interne. Pour une autre part elles ont conscience de cette contrainte et adoptent une conduite conforme, uniquement parce qu'elles ont peur des sanctions[6]. Ainsi, les jeunes femmes

[4] On compte en Égypte environ 10% de chrétiens et environ 90% de musulmans. L'islam est religion d'État.

[5] Voir par exemple Rassam, Amal, « Women and the Moral Order: Identity and change », *People and cultures of the Middle East*, Daniel Bates et Amal Rassam (eds). Et Madiha al Saîty, "Women in Egypt: Islamic rights versus cultural practice", Sex roles, *A Jounal of Research*, sept. 2004

[6] Les sanctions existent en effet, pas seulement morales, y compris pour les personnalités : Nawal al-Saadaoui, médecin psychiatre et militante féministe a dû s'exiler à Tunis en 2001. Accusée d'apostasie par le *mufti* d'Egypte, poursuivie pour « mépris de l'islam » pour l'ensemble de son œuvre (une quarantaine d'ouvrages traitant de la condition féminine en Egypte) où elle dénonce notamment l'excision et les mœurs patriarcales de la société égyptienne, et affirme que le Coran n'oblige pas les femmes à porter le voile, Nawal al-Saadaoui s'est vue divorcée de force par le *mufti* qui considérait qu'elle avait « renié les enseignements de la religion » et qu'en « s'écartant du cercle de l'Islam », elle était devenue indigne d'un conjoint musulman.

se réfèrent sans cesse à un modèle pour définir leur champ d'actions possibles et acceptables dans leurs relations amoureuses.

2- Le modèle : des recommandations précises

Les « modèles » tels que les définit Goffman (1973 : 101) « soutiennent un idéal que personne n'est censé réaliser tout à fait et dont beaucoup restent très éloignés ». Dans le domaine des relations et rencontres amoureuses, les interdictions sont très nombreuses, et précises. Depuis leur enfance, les jeunes femmes ont observé les réactions de leurs parents, de leurs proches ou de leur voisinage face à des situations vécues ou rapportées. Le voisinage fonctionnant comme un état d'esprit collectif, elles ont compris et acquis ce qui relève de l'interdit social total, de la réprobation, ou de l'acceptable qui n'est, parfois, pas encore reconnu comme tel. De plus, « en Égypte, écrit Singerman (1995 : 93), à cause du constant discours sur la propriété sexuelle et les relations entre les sexes, les gens savent très bien ce qui est considéré comme acceptable dans les comportements en public. Les règles de base sont claires. Chacun a intégré les normes, les standards, souvent discutés en public ». Il existe par ailleurs des petits manuels religieux sur les relations entre les sexes, vendus dans la rue et très bon marché. Mais ceux-ci, largement lus dans les milieux populaires semble-t-il, ne sont pas connus des enquêtées qui à l'instar de Chérine estiment qu'« *Il y a déjà les parents, ça suffit* ! ». En suivant Élias (1976 : 201), on pourrait préciser que « les parents ne sont dans ce contexte, que les instruments -souvent imparfaits-, les premiers agents du conditionnement : en réalité, c'est la société dans sa totalité, c'est le réseau social où évolue le jeune, qui par mille intermédiaires exerce une pression constante sur lui et le modèle plus ou moins parfaitement à son image ».

Ainsi, toutes les jeunes femmes interrogées ont décrit le même modèle idéal, puis les interdits frappant les relations amoureuses sur une échelle allant du « moins grave » au « plus grave », cette échelle allant de pair avec une graduation des relations amoureuses : le moins grave serait la simple rencontre limitée à la conversation et aux regards, le plus grave restant les relations sexuelles faisant perdre sa virginité à la fille. Entre les deux une infinité de pratiques existent.

Elles sont en accord avec Yasmine pour expliquer qu'en Égypte « *Le modèle de la relation entre les garçons et les filles, c'est le mariage. Il ne doit pas y avoir de relation amoureuse. S'il y en a une, les parents doivent être au courant. Alors, il y a les fiançailles, puis le mariage, mais les parents doivent être consultés et accepter* ». Ce modèle est sous-tendu par le proverbe égyptien selon lequel, « Si un homme et une femme se rencontrent seuls dans un espace fermé, « le diable » se joint à eux ». Pour cette raison, les relations entre les sexes sont entourées d'une forte suspicion.

Il n'est donc pas étonnant dans ce contexte que la notion de « petit ami » n'a aucune existence sociale, bien qu'elle recouvre une réalité très répandue dans les faits. Yasmine explique encore que « *On le dit entre nous, jeunes, mais pour les autres personnes, il n'existe rien qui s'appelle petit ami. Cette expression ne désigne rien d'officiel, ça n'existe pas pour les gens* ». Si l'on applique ce modèle, toute relation amoureuse hors du schéma « fiançailles puis mariage » devrait être a-normale, interdite. Pourtant selon Chérine, « *Contrairement à ce que certaines personnes pensent, ce n'est pas une catastrophe d'avoir un petit ami !* ». On voit déjà que le modèle est dépassé par la pratique, plus complexe qu'il n'y paraît. C'est aujourd'hui un fait, accepté ou non, les jeunes filles ont des petits amis. Amira qui fréquente le même garçon depuis l'âge de 16 ans (elle en a 25 au moment de l'entretien) témoigne de la violente réaction de sa mère : « *Lorsqu'elle l'a appris, elle m'a menacée de m'enfermer dans ma chambre, de m'empêcher de sortir et d'aller à l'école, de tout dire à mon père. Elle m'a traitée de fille perdue et a exigé que je coupe la relation avec mon ami. Elle était très fâchée contre moi. Pourtant, je ne faisais que parler au téléphone avec lui, elle ne savait pas qu'on se rencontrait, et elle a fait tout ça !* ».

Dans l'idéal, les jeunes femmes ne sont donc pas censée développer une relation amoureuse hors du cadre officiel du mariage. Seul le mariage est considéré comme le lieu propre aux

sentiments et à l'activité sexuelle, la déviance dans ce domaine peut être tolérée si elle n'entre pas en conflit avec le but de création et de maintien de la famille (Singerman, 1995 : 92). La plupart des témoignages recueillis montrent qu'une justification socialement acceptable, qui va dans ce sens, a été trouvée : le petit ami est considéré par les jeunes femmes elles-mêmes comme le futur époux. Chérine explique que « *Si je sens quelque chose pour un garçon, on doit en parler et il doit se mettre en tête qu'il va se marier avec moi. S'il est d'accord alors on va continuer ensemble. On doit toujours être sérieux, sinon les gens vont parler*. ». Dans ces conditions, braver l'interdit qui consiste à ne pas avoir de petit ami du tout, n'est plus si répréhensible. Dans ce nouveau cadre, une autre échelle d'interdits apparaît qui, au-delà de certains principes fondamentaux, concerne essentiellement des pratiques comportementales.

Les interdits fondamentaux se déclinent à partir du principe selon lequel le petit ami doit théoriquement devenir le mari. Il n'est alors théoriquement pas concevable de fréquenter un garçon d'une autre religion que la sienne. En effet, les mariages de confessions différentes sont très rares en Égypte et les jeunes femmes se sont déclarées trop attachées à leur religion pour y renoncer. On ne peut donc pas fréquenter un chrétien lorsqu'on est musulmane ni un musulman lorsqu'on est chrétienne sous peine d'être taxées de « *fille légère qui s'amuse* » comme le dit Chérine, puisqu'il sera impossible que cette relation aboutisse à un mariage. Dans l'absolu pourtant, rien n'interdit ces mariages interconfessionnels. Un chrétien peut se convertir à l'islam et épouser une musulmane, et il n'y a pas de restriction à ce qu'un musulman épouse une chrétienne. Mais dans le contexte égyptien, aucune des jeunes femmes rencontrées n'envisage une telle hypothèse, sauf Hoda (dont la soeur est mariée à un Suisse qui s'est converti à l'islam pour l'épouser) : « *Si je tombe amoureuse d'un chrétien, il doit devenir musulman pour que je puisse l'épouser. S'il m'aime vraiment, il doit changer de religion pour moi. Changer de religion pour quelqu'un, c'est formidable ! C'est un vrai acte d'amour* ».

Que l'homme soit plus jeune que la femme n'entre pas non dans les principes acceptables d'une relation amoureuse décrite par les jeunes femmes interrogées. Comme pour le mariage interconfessionnel, rien n'interdit à une jeune femme d'épouser un homme plus jeune qu'elle. Mais les conventions sociales en vigueur et les habitudes rendent de telles unions rares. L'homme, croit-on, y perdrait de son autorité. C'est la raison pour laquelle le dernier petit ami de Wadad a rompu avec elle : « *On savait que la relation n'allait pas continuer, c'est-à-dire qu'on ne pourrait jamais aller jusqu'au mariage, parce qu'il était plus jeune que moi et ça posait un problème* ».

Quand les conditions sont réunies pour permettre aux amoureux d'envisager un mariage, les limites n'en sont pas pour autant abolies. L'interdit absolu est alors lié aux relations sexuelles : la jeune femme doit rester vierge. Toutes les jeunes femmes interrogées l'ont affirmé avec beaucoup de conviction. Mais avant d'en arriver à un stade où ce tabou serait menacé, il faut avoir franchi de nombreuses étapes dans l'échelle des interdits.

Admettre qu'on peut avoir un petit ami ne recouvre pas les mêmes réalités selon les âges et les situations sociales des jeunes femmes, en Egypte comme ailleurs. Pour les plus jeunes et les plus inexpérimentées, savoir qu'un garçon est son petit ami est largement suffisant. Certaines n'en demandent pas davantage. Ainsi, pour Maya un petit ami c'est quelqu'un qui « *est tous les jours avec moi. Il peut me dire qu'il m'aime, mais il ne peut pas m'embrasser. Même quand on est en groupe on sait qu'on est quelqu'un de spécial l'un pour l'autre. Mais il ne me touche pas du tout. C'est pas permis par la religion et bien sûr par mes parents* ». À ce niveau de respect des interdits, le fait même d'avoir un petit ami constitue la limite extrême déjà franchie. Un autre palier de limites est souvent franchi plus tard, quand le jeune couple se connaît davantage ou que ses membres n'en sont pas à leur première expérience. On peut alors se donner la main, le garçon peut enlacer son amie, l'embrasser. Ils sortent tous les deux, peuvent parfois se trouver dans des endroits où ils sont seuls. Mais ils s'arrêtent souvent à ce stade. Il est admis parmi les jeunes femmes interrogées que seule une minorité franchit le troisième palier d'interdits. Selon Yasmine « *Ici en Égypte, il y a trois catégories de filles. Une où les filles font exactement comme si elles étaient à l'étranger, leur petit*

ami leur rend visite, ils ont des relations sexuelles, mais c'est une fraction très petite. Et puis il y a une autre catégorie qui est à l'opposé, qui n'accepte pas du tout que les filles aient des relations amoureuses. La famille est alors très sévère, elle ne permet pas à la fille de sortir, ni même d'avoir des relations amicales avec les garçons. (...) Et il y a la catégorie du milieu, à laquelle j'appartiens, et qui est la majorité des filles, où la fille peut avoir une relation amoureuse. Elle peut avoir des histoires d'amour, mais toujours avec des limites (...) ». Les jeunes filles interrogées ici appartiennent toutes à la seconde catégorie décrite par Yasmine, les limites étant ici la perte de la virginité de la fille.

On voit que selon le degré avec lequel les familles et les jeunes femmes elles-mêmes acceptent la notion de petit ami, les interdits ne sont pas les mêmes. Ceux-ci sont devenus des nouveaux modèles auxquelles elles se réfèrent dans leurs pratiques amoureuses quotidiennes. Dans l'interdit théorique, on a ainsi forgé un nouveau système de références pour l'action.

Les actions des jeunes femmes sont donc contenues dans un système de valeurs, un modèle, qu'elles mettent en oeuvre à chaque instant, consciemment ou non, pour se conformer à ce qu'elles pensent que les autres personnes attendent d'elles. Or, ces jeunes femmes qui ont parfaitement intériorisé les normes de la convenance et de la moralité en public les instrumentalisent lorsqu'elles ne leur conviennent pas. Rares sont les jeunes femmes hyperconformes aux normes sociales préétablies. Elles reconnaissent que « *Il y a des différences entre ce qui devrait se passer et ce qui se passe vraiment* » (Amira). On voit ainsi naître des doubles vies, des non dits, des secrets absolus et des lieux où la contrainte sociale est moins forte, des lieux où une plus grande liberté avec les normes est permise.

II) PETITS ARRANGEMENTS AVEC LES NORMES... OU SAUVER LES APPARENCES

1- La « réputation », impossible de ne pas en tenir compte

Si les jeunes femmes prennent des libertés, elles se soucient cependant des répercutions qu'elles pourraient avoir sur leur réputation. La réputation est l'ensemble des jugements que l'entourage porte sur une jeune femme. Elle se base sur des faits observés, dont on a entendu dire qu'ils avaient eu lieu, ou rapportés par la personne elle-même. Les jeunes femmes y attachent une importance toute particulière car elle déterminera leur mariage. Ainsi Amira souligne que « *Les traditions ici en Égypte n'acceptent pas une liste de choses. Si tu fais une de ces choses, c'est fini, tu n'es pas une bonne fille. Tu peux perdre ta réputation. Tu peux rester toute ta vie sans que quelqu'un vienne te demander à tes parents* ». Or « *Le mariage est très très important, c'est toute ta vie et en plus, avant le mariage il y a des limites sur les relations sexuelles par exemple. Alors si une fille ne se marie pas, elle ne va rien faire, et elle sera seule tout le temps (...). C'est pour ça que toutes les filles en Égypte veulent se marier !* » (Maya). Mona en conclut alors que « *Si on écoute le proverbe égyptien qui dit que « la fille* est *la réputation », alors il faut faire tout ce qu'on peut pour garder sa réputation propre, c'est très important* ».

Si l'importance de la réputation s'affirme avec autant de force c'est parce que l'honneur de la famille repose traditionnellement sur la vertu de ses femmes, héritage réinterprété dans les pratiques de l'islam, du récit biblique qui attribue à Eve l'origine du péché dans l'humanité. La vertu est devenue une valeur culturelle, religieuse (chrétienté et islam) et idéologique qui dépasse largement les compétences de la jeune fille, dépossédée de son corps. Il s'agit par conséquent de l'affaire de toute la famille, voire de toute la société que de veiller à cette vertu. La sexualité féminine est alors placée sous contrôle social, mise au service du groupe dont la jeune fille dépend, puisque l'honneur de la famille en est tributaire (Tillion, 1966). La pratique de l'enquête de moralité et de voisinage avant la signature du contrat de mariage existe en Égypte. Si l'honorabilité de la famille n'est pas

prouvée, il peut arriver que le mariage ne soit pas conclu. C'est ce que Madeleine montre en racontant que « *Avant de se marier, le mari demande aux voisins, par exemple, s'ils ne l'ont jamais vue avec un garçon. Il demande tout ça pour savoir si elle est polie.... Et la famille de la fille fait aussi les enquêtes à propos du mari : s'il est bien élevé, s'il est d'une famille religieuse... Mais pour lui ce n'est pas important si on l'a vu avec une femme avant ça, parce qu'ici en Égypte, lui a droit de faire toute chose, mais la femme non*. ». Certaines des jeunes filles ont le sentiment que « *La réputation, c'est pour le mariage seulement* » (Amira). D'autres estiment que la réputation sert avant tout à « avoir des amis » parce que « *Si tu n'as pas bonne réputation les gens ne voudront pas te voir. Si je fréquente des gens qui n'ont pas bonne réputation, les gens vont dire que je suis comme eux, et ne pas me respecter* » (Chérine).

Dans ces conditions, l'image que l'entourage peut avoir de la jeune femme est essentielle pour son avenir et pour se sentir à sa place dans les espaces qu'elle fréquente. Synonyme de moralité et de convenance, la réputation s'oppose au « monde inquiétant de l'anomie, de la perversion et (...) des diverses pathologies sociales » (Mayol : 52), c'est pourquoi les jeunes femmes qui appliquent un modèle diffèrent de celui qui est le plus couramment admis dans leur milieu s'en cachent.

2- Le silence et le secret

Les normes de conduite auxquelles les jeunes femmes interrogées sont soumises sont précises et strictes. Mais leur génération fonctionne sur un registre différent qui accepte des comportements plus libres que ceux préconisés par le « modèle ». Des conduites considérées comme des tabous sont désormais souvent acceptées, même si elles sont toujours connotées « interdites ». Or, « la transgression [...d'un tabou] fait partie des choses qu'il faut tenir secrètes, dont on ne parle pas, dont on ne peut parler sans compromettre son prestige ou sa position sociale » (Élias, 1976, p. 264). Les jeunes femmes sentent aussi intuitivement ce que seraient les conséquences de leurs actions ou de leur discours ; alors elles se taisent. Là aussi une échelle de ce que l'on peut dire et de ce que l'on doit taire se dessine, fortement dépendante du modèle de comportement appliqué.

Les jeunes femmes contrôlent et ajustent leurs discours en fonction de ce qu'on attend d'elles. Il est par conséquent différent selon que l'on s'adresse à ses parents, ses frères et/ou soeurs, ses amis, une personne étrangère, ou à soi-même. Les jeunes femmes choisissent avec circonspection les personnes à qui elles pourront raconter où elles vont et ce qu'elles font avec leur petit ami. Dire ce que l'on fait peut présenter un danger.

a/ Les parents

Certaines des jeunes femmes racontent à leurs parents qu'elles ont un petit ami parce qu'elles savent qu'ils l'acceptent et que cela n'aura pas de conséquences trop graves sur leur liberté d'aller et venir. C'est le cas de Chérine qui pense que « *C'est beaucoup mieux que les parents sachent. Ça laisse beaucoup plus de liberté car j'ai une amie dont les parents ne savent pas et elle a toujours peur qu'on la voie* ». Ces jeunes femmes qui sortent avec leurs petits amis en cachette savent qu'elles ne correspondent pas à de ce que leurs parents attendent d'elles. Elles redoutent l'opinion qu'ils pourraient avoir d'elles et sentent qu'elles ont le choix entre adhérer aux règles parentales ou bien en dissimuler la violation, et que si elles ne font ni l'un ni l'autre, elles se verront arrachées de leur position et contraintes à payer pour les conséquences de leurs actes (Goffman, 1992 : 110).

En outre, on ne dit pas la même chose à son père et à sa mère. La mère semble plus proche des jeunes femmes. Si quelques unes s'emploient sévèrement à faire respecter le modèle, certaines d'entre elles sont dans le secret des relations amoureuses de leur fille et lui apportent leur soutien. Ainsi, Yasmine se fait consoler par sa mère lorsqu'elle s'est disputée avec son petit ami et lui demande conseil. Chérine se rend au club chaperonnée par sa mère qui sait qu'elle va y rencontrer son petit ami. Cela lui permet de ne pas être soupçonnée par son père d'une relation qu'il ne

pourrait pas accepter. Les pères sont en effet investis d'un rôle de contrôle, qui devrait être très strict, de la moralité de leurs filles. Si l'on en croit les propos de Wadad, les pères ne sont pas toujours opposés à ce que leur fille vive une relation amoureuse. Mais ils sont soumis à une pression extérieure qui les contraint, face à l'entourage, à réagir quand ce type de situations arrivent à leur connaissance « *Pour que les gens ne disent rien sur l'éducation qu'il nous donne. Tout ça, c'est pour être en conformité avec la société. Il n'est pas tout à fait convaincu, mais il faut être comme les autres* ». Le jeu du non dit est à son maximum lorsque comme Yasmine on estime que « *Sans doute il sait déjà que j'ai un petit ami, mais il fait comme s'il ne savait pas, parce qu'il a quand même confiance en moi. Mais ici, on n'aime pas l'entendre dire* ».

b/ Les amis

Dire à des ami(e)s peut parfois être plus « dangereux » qu'à sa famille, estime Maya : « *Raconter mes relations à mes parents ne me pose pas de problèmes parce qu'ils ont l'esprit ouvert, alors que mes amis, je ne peux pas raconter à tous, parce qu'ils n'ont pas la même mentalité que moi. Peut-être ils vont penser et dire du mal de moi* ». C'est pourquoi Amira préfère également taire ses expériences « *Même si je sais que ces filles-là font la même chose, je ne vais pas leur raconter, j'aurais peur qu'elles pensent que je suis une mauvaise fille, que je fais des choses qui ne sont pas justes, pas acceptables du point de vue des autres* ». Cette peur de l'opinion d'autrui fondée sur la menace omniprésence de perdre sa réputation met en garde les jeunes femmes contre une trop grande confiance accordée aux relations amicales. Elles se disent toutes très secrètes et se confient rarement à des tiers. La gêne, et surtout le danger de voir un jour révélé ce qu'elles ont confié les font se taire, alors même qu'elles ne pensent pas se conduire d'une façon répréhensible.

Lorsque dans un groupe d'amis les rencontres amoureuses sont vécues au grand jour, qu'elles font partie des conduites acceptées et considérées comme normales, les jeunes femmes se confient plus volontiers aux autres membres du groupe et tirent de ces discussions le sentiment réconfortant de leur conformité comportementale avec les autres. Le groupe se considère parfois un peu hors du champ social habituel, et les liens tissés entre ses membres sont très forts. Ils y trouvent une communauté de comportements, de références, de penser et d'agir qu'ils pensent ne pas pouvoir rencontrer ailleurs, alors que, admises ou non, bien vues ou non, ruinant l'idéal ou non, les relations amoureuses existent couramment.

c/ Dire à soi même

Il arrive que les jeunes femmes ne s'avouent pas à elles-mêmes que leur comportement n'est pas conforme à l'image idéale qu'elles souhaitent donner. Elles ont si puissamment intégré les modèles, qu'elles sont parfois en contradiction avec les principes qu'elles défendent et entendent respecter. Ainsi en est-il de la notion de petit ami. Pour beaucoup, avoir un petit ami n'est acceptable que dans la perspective du mariage. Or la plupart d'entre elles estiment qu'elles sont trop jeunes pour se marier et qu'une relation amoureuse lorsque l'on a 20 ans ne résistera probablement pas jusqu'à la fin des études du garçon[7]. Les petits amis qu'elles fréquentent sont donc des relations passagères la plupart du temps, pendant lesquelles elles acquièrent de l'expérience et « s'amusent ». Or « s'amuser » est si mal considéré dans la société qu'elles-mêmes se persuadent qu'elles envisagent bien le mariage avec le garçon qu'elles fréquentent. Elles affirment avec Chérine que « *Pour chaque petit ami je pense qu'il deviendra mon mari* ».

Dans ces conditions, la jeune femme a aussi intérêt à ne rien dire de ses expériences passées au garçon avec lequel elle entretient une relation amoureuse. En effet, « *Les garçons,* témoigne Wadad*, aiment être le premier pour toute chose pour se marier. S'il sait ou si la fille lui dit ce*

[7] Il est inconcevable, en effet, de penser au mariage tant que le fiancé n'a pas réuni un emploi qui assurera les revenus du couple et un appartement, qu'il faut acheter et meubler entièrement avant les noces.

qu'elle a fait avec les autres, il ne voudra pas se marier. Et il n'aime pas l'apprendre de la fille elle-même. Si elle ne lui dit pas, il fait comme s'il ne savait rien ».

Les relations amoureuses en Égypte se déclinent donc sur le thème du secret et du non dit même si l'on se confie parfois. Les relations sexuelles et le mariage *orfi* doivent par contre toujours rester secrets.

3- Les relations sexuelles

Bien que relativement répandues avant le mariage (plus ou moins selon le milieu social), les relations sexuelles constituent le tabou absolu. Elles sont considérées comme une catastrophe irrécupérable si quiconque en avait connaissance. Les relations sexuelles devraient donc en théorie ne jamais se produire avant le mariage, mais toutes les jeunes femmes interrogées admettent que cela peut arriver. Il existe là encore deux paliers : ou la jeune femme reste vierge ou elle ne l'est plus. Pour Hoda, « *Les filles peuvent faire tout ce qu'elles veulent, du moment qu'il la laisse vierge* ». La virginité doit être préservée selon Yasmine car « *N'importe quel homme qui choisit une femme pour se marier veut qu'elle soit vierge, même si elle a fait tant de choses avant lui. Elle peut avoir tout fait, mais doit être vierge, même si elle pense qu'elle va se marier avec son petit ami, parce qu'on ne sait jamais si son petit ami deviendra son mari ou non* ». S'il est donc une règle à suivre, c'est celle du silence absolu. Ainsi Hoda recommande « *Si elles le font, elles ne doivent jamais le raconter à qui que ce soit. Car les gens ici n'attendent que le scandale pour la brûler* ».

Certains jeunes couples choisissent le mariage *orfi*. Ce mariage, assez répandu semble-t-il dans les milieux étudiants, est une survivance du droit coutumier issu de l'islam, et connaît une renaissance face à la crise économique du pays. Le jeune couple se présente, avec deux témoins de confiance, devant un cheikh qui prononce la *Fatiha*. Le cheikh remet une copie du document signé par les deux « époux » à chacun d'eux et le mariage est légal devant Dieu. Cette union est cependant un acte secret qui permet de contourner les règles de la société tout en étant conforme à la religion. Lors du débat qui a accompagné la révision du code du statut personnel en Égypte en mars 2000, le mariage *orfi* a soulevé de nombreuses questions. Considéré comme inexistant par le droit positif, il n'est pas reconnu des tribunaux en cas de divorce. Généralement, les étudiants ne considèrent pas qu'ils sont mariés car ils ne peuvent vivre dans un domicile commun et personne n'a eu connaissance de leur démarche. Ce mariage est pour eux, selon Hoda, « *Un moyen de rendre le sexe légal, sans risquer de se faire arrêter par la police* ». Si cela arrivait cependant, ils seraient en mesure de fournir un document légitimant leur comportement. Le document est encore un moyen pour la jeune femme de justifier pourquoi elle n'est plus vierge à son « vrai » mariage. Malgré ce mariage religieux (qui n'est pas reconnu par tous les religieux), le couple, et plus particulièrement la jeune femme, doit absolument garder le silence. Les relations sexuelles prémaritales sont si peu admises, que l'on ne parle qu'à demi-mot de la contraception orale, qui est pourtant en vente libre et sans ordonnance dans toutes les pharmacies, des avortements clandestins et de la « pose » d'hymens artificiels par les gynécologues cairotes[8]. Tout le monde le sait, tout cela a lieu, mais dans le silence, et une forme d'hypocrisie sociale, sauf dans le petit milieu très occidentalisé où la liberté des mœurs est devenue une norme.

Face aux rigidités théoriques des normes sociales les jeunes filles, et leurs petits amis, ont développé des systèmes qui leur permettent de contourner les normes, à la fois sur le plan symbolique et moral, et sur le plan pratique.

[8] Nawal al-Saadawi évoque des « avortements » à 6 mois de grossesse, qui nécessitent parfois une césarienne dont la cicatrice importe peu si la jeune femme est reconnue vierge à son mariage, grâce à la restauration chirurgicale de l'hymen. Cette pratique est largement répandue pour celles qui peuvent se l'offrir (entre 100 et 600 US$), parfois plusieurs fois dans leur vie, avant le mariage.

III) UNE GÉOGRAPHIE AMOUREUSE DU CAIRE

Sans chercher à être exhaustif, on peut répertorier les hauts lieux de rencontres amoureuses au Caire. On note à l'instar de Singerman qu'il est « extrêmement peu commun d'observer des marques d'affection en public entre hommes et femmes (...) ». Les jeunes femmes interrogées citent cependant une liste d'endroits dans lesquels elles reconnaissent pouvoir se comporter avec une relative liberté avec leur ami, tout en respectant la moralité. On peut les classer en trois catégories : les lieux ouverts, les lieux de restauration et les clubs. Les rencontres plus intimes ont lieu dans des lieux souvent clos, des hôtels, ou des voitures.

1- Les clubs, un territoire socialement homogène

Les clubs sont des endroits particuliers au Caire. Héritages de la période de l'occupation de l'Égypte par les Britanniques à la fin du XIXe siècle, ils sont des cercles privés dans lesquels on est admis sur des critères qui exigent une certaine qualité sociale. Socialement homogènes par conséquent, ils sont des lieux de rencontres, généralement considérés comme « socialement corrects » par les parents. La rigueur de l'interdiction de rencontrer un petit ami est assouplie par la certitude que le garçon sera d'un même rang social que leur fille. Le club, espace fermé, protégé et de l'interconnaissance permet une surveillance souple et discrète du jeune couple. Ainsi, on les laisse plus volontiers s'y rencontrer, faire du sport ensemble, profiter des terrasses de cafés ou de la piscine. On ne trouve de piscine que dans les clubs les plus élégants, et seuls les plus occidentalisés permettent aux femmes de porter des bikinis. Dans ces derniers, plus que les convictions ou la culture, ce qui compte est la richesse familiale et le partage d'un mode de vie moderne, aisé et international.

Les jeunes filles interrogées n'ont pas accès à ce type de club. Elles se rendent dans des clubs un peu plus modestes où les modes de vie sont plus contrastés et où malgré certaines libertés admises, elles sont tout de même surveillées, discrètement, mais efficacement. Les couples dans ces lieux profitent donc des infrastructures ensemble, peuvent se rencontrer souvent, faire connaissance, partager de longs moments ensemble, mais sont rarement seuls. Ils profitent souvent du jardin, des recoins ou de tout autre lieu moins exposé pour s'embrasser, se toucher, cherchent à s'isoler dans les vestiaires, mais ces derniers sont largement surveillés à cause de la tentation qu'ils offrent pour les relations sexuelles. Au club, même plus libres de leurs mouvements, les jeunes couples restent constamment sur leurs gardes et évitent de se trouver dans des situations inconfortables du point de vue de la morale, qui pourraient ternir la réputation de la jeune fille. Ainsi, les rencontres amoureuses au club, pour nos jeunes interviewées, se résument-elles souvent, par la force des choses à de brefs baisers, et des promenades main dans la main, ce qui de leur point de vue frise déjà l'incorrection morale et pourrait largement remettre en question leur vertu et donc leur réputation.

2- Les promenades et les jardins publics : un autre système de normes

La corniche du Nil, les ponts et les jardins publics sont un autre type de lieu de promenade des amoureux que décrivent les jeunes femmes interrogées. Ces endroits sont traditionnellement fréquentés par les couples, majoritairement issus des milieux populaires. La proximité du Nil, ou de la verdure assure le cadre romantique de la rencontre. Mais selon les enquêtées, ces endroits sont très populaires et sont fréquentés uniquement par des couples qui n'ont pas les moyens financiers de se rendre dans des cafés ou des restaurants, ou tout autre type de lieu de rencontre. Elles assurent ne jamais s'y rendre « *Parce que les gens ne sont pas du même niveau que nous, ça ne nous plaît pas* » (Amira). Pourtant, lorsqu'on interroge des couples à l'intérieur des jardins publics ils affirment le

caractère très romantique du cadre de verdure, du calme qui s'en dégage et la possibilité pour eux de mieux se connaître, de discuter, parfois même de s'enlacer. Certains jardins ont acquis la réputation de « jardins des amoureux ». C'est le cas du jardin botanique Orman (en face de l'université du Caire) et de l'Aquarium à Zamalek, dit Jardin des Poissons. Celui-ci possède une grotte artificielle, très appréciée des couples qui profitent de son obscurité pour échanger des baisers. Si les personnes qui fréquentent les jardins sont généralement tolérants, voire complices des couples, leur comportement davantage « relâché » que dans la rue donne cependant parfois lieu à des plaintes publiques. C'est ainsi que régulièrement dans le courrier des lecteurs d'*Al-Ahram* sont publiées des lettres dénonçant des « attitudes indécentes des couples », des appels à la police pour empêcher ces « atteintes à la morale, mauvais exemples pour les enfants ». On assiste ainsi parfois à un conflit d'usage entre les couples et les groupes familiaux dans les jardins.

Pourtant très prisée, la corniche repousse Chérine, notamment parce que « *C'est devant tout le monde et comme là-bas il y a beaucoup d'amoureux, alors si j'y vais aussi et qu'on me voit, on va dire que je suis avec mon petit ami, et ce n'est pas bien* ». Ces lieux sont connus par tous mais seulement fréquentés par certains. Il en est de même des cafés de plein air situés au sommet de la colline du Moqattam qui domine Le Caire. Ces cafés offrent une large perspective sur la ville et se situent loin de son activité incessante. Ils permettent donc aux couples de relâcher leur comportement et de s'embrasser.

La géographie amoureuse du Caire est spatialement et socialement ségréguée. Ces lieux ouverts que sont les jardins publics, la corniche du Nil, les ponts tel que le pont Kasr el-Nil dans le centre ville, et les cafés du Moqattam ne sont pas considérés par les jeunes femmes interrogées comme des lieux respectables parce qu'ils sont populaires à leurs yeux et manifestement trop connotés « lieux pour amoureux ». Les jeunes couples des couches populaires se promènent volontiers dans la ville alors que les jeunes femmes appartenant à une couche sociale qu'elles définissent elles-mêmes comme supérieure ne se promènent jamais avec leur petit ami. La ville n'est constituée pour eux que de lieux séparés les uns des autres. Les espaces publics qui les relient sont « abandonnés » aux couches populaires. L'usage que les couples des couches plus favorisées ou très favorisées font de la ville est donc très restreint ainsi que le reconnaît Amira : « *On se promène très rarement ensemble dans la ville. On préfère aller au club ou au restaurant. En fait c'est limité* ».

3- Les cafés et restaurants

Les restaurants dont parle Amira sont des lieux à la mode dans lesquels les jeunes couples des couches assez favorisées aiment aller car l'ambiance y est intimiste, ainsi que les coffee shop dans lesquels on voit les jeunes femmes fumer le narghilé. On peut y écouter de la musique (généralement occidentale), et y consommer de l'alcool. En général ils ont été créés dans les années 1990 et conçus dans le but d'attirer la « jeunesse dorée » du Caire. Ils sont pour la plupart à la fois des pubs et des restaurants. Beaucoup servent une cuisine « exotique ». On peut y rester jusqu'à trois heures du matin. Ils sont situés essentiellement dans les quartiers « modernes » du Caire, qui comptent la majorité des restaurants : le centre-ville, Zamalek, Mohandessin, Maadi. Ces quartiers sont également ceux dans lesquels les étrangers résidant au Caire choisissent d'habiter. Contrairement aux cafés traditionnels (implantés dans toute la ville), fréquenter de tels lieux n'est pas considéré comme immoral pour les femmes. Certains couples se rencontrent également dans les fast food type Mac Donald's ou Kentucky Fried Chicken, mais ces rencontres sont souvent des rendez-vous de jour, contrairement aux restaurants où l'on se rend principalement le soir, et où l'on peut se toucher. On trouve également sur la liste des lieux pour amoureux les bars et terrasses des hôtels internationaux tels que le Marriott à Zamalek ou le Nile Hilton dans le centre ville. « *Dans ces endroits, dit Yasmine, si je suis en couple, personne ne me regardera, car il y a beaucoup*

d'autres couples qui sont là aussi. Tout le monde trouve ça normal. On ne se sent pas observé ou surveillé ».

Ces lieux ont acquis une souplesse et tolérance relatives en matière de comportements amoureux, car y règne un certain anonymat, vécu comme une « pellicule protectrice (...) qui évite les comptes à rendre » (Pétonnet, 1994 : 18). Les épanchements n'en sont pas pour autant entrés dans les habitudes et l'espace public est loin d'être devenu un espace de publicité pour les couples. Il reste donc impératif de contrôler et de censurer sévèrement son comportement. Dans la majorité des cas, les sorties en couple, vécues plus librement dans ces endroits appartenant à la géographie amoureuse, sont ignorées des proches de la jeune femme. Elle doit par conséquent constamment rester sur ses gardes, dans l'éventualité où elle serait découverte.

4- Les rencontres intimes : hôtels et routes peu fréquentées.

Les rencontres les plus secrètes car les plus répréhensibles par la morale, et donc les plus dangereuses pour les jeunes filles sont celles au cours desquelles le couple a des relations sexuelles. On l'a vu, les relations sexuelles sont un sujet extrêmement tabou, elles ne devraient théoriquement pas avoir lieu hors des liens du mariage, mais comme en témoignent les jeunes femmes interrogées, elles existent néanmoins. Le plus important est que cela ne se sache pas. Pour cela le choix du lieu est d'une importance cruciale. Classiquement, les rencontres de ce type ont lieu dans les hôtels, en journée, ou dans des voitures, garées le soir sur des avenues relativement peu passantes.

En principe, les hôteliers sont tenus de vérifier lors de la réservation d'une chambre double que le couple est marié, en demandant les papiers justificatifs. Cependant, cela n'est effectif que dans les hôtels égyptiens. Dans les hôtels internationaux, le statut matrimonial des couples est moins surveillé, mais le prix de la chambre est généralement prohibitif pour un jeune couple de couche sociale moyenne ou relativement aisée, et doit souvent s'acquitter en dollars, ce qui suppose de faire du change. Les hôtels égyptiens moyens sont davantage accessibles quant au prix de la chambre, mais leurs conditions d'accès sont plus restrictives. Les contrôles de la légitimité du couple sont souvent plus fréquents. Dans ce cas, le mariage orfi peut se révéler très utile dans la mesure où il donne accès à une chambre sans plus de difficultés. Mais dans toutes les autres situations, les couples « se débrouillent ». Ils empruntent le passeport d'un ami étranger (on ne demande pas les papiers justificatifs aux étrangers, en particulier aux occidentaux), négocient une chambre contre un prix plus élevé, se rendent dans des hôtels réputés moins sourcilleux, quitte à ce qu'ils soient moins agréables. Ces pratiques de l'hôtel, communes du reste à toutes les civilisations, sont en Égypte juste compliquées par le fait de devoir justifier du mariage pour y accéder.

Lorsque cependant le coût d'une chambre est trop élevé, ou que la peur d'être vu entrer à l'hôtel est trop importante, la voiture peut devenir l'espace d'intimité favori. Deux routes sont connues pour les rendez-vous amoureux dans les voitures, la route de l'aéroport et celle du désert reliant Le Caire à Alexandrie. Particulièrement calmes (il n'y a pas de piétons), elles permettent aux amoureux d'y avoir des relations sexuelles (plus ou moins abouties) lorsqu'ils ne peuvent aller nulle par ailleurs. On peut à cette occasion signaler que la voiture par l'intimité qu'elle peut offrir est largement redoutée par les parents. Toute jeune femme acceptant de circuler dans la voiture de son petit ami est aussitôt soupçonnée d'inconduite. Les jeunes femmes interrogées rapportent toutes des histoires de couples arrêtés par la police dans des voitures sur la route de l'aéroport ou la route du désert, et dont les parents ont été convoqués le soir au commissariat. Soit elles les jugent très immorales, soit elles admettent que cela peut arriver et que ce qui est tragique dans l'histoire n'est pas tant que la jeune femme ait perdu sa virginité, mais plutôt que cela ait été découvert.

Conclusion

Les jeunes femmes ayant une relation amoureuse sont souvent condamnées à vivre deux vies parallèles, à jouer deux rôles différents sur une scène de théâtre où elles ne sont pas jugées suivant les mêmes critères d'un rôle à l'autre. Elles avouent que si tout ce qu'elles font devaient être dit ou écrit, elles en feraient sûrement beaucoup moins. Ainsi, « on assiste [chez elles] à la formation de deux sphères différentes de la vie humaine, dont l'une est intime et secrète, l'autre ouverte, d'un comportement clandestin et d'un comportement public » (Élias, 1976 : 276). Le paradoxe dans le cas de Égypte est que la sphère intime et secrète et les comportements clandestins prennent d'abord place dans l'espace public (l'université, la corniche, les restaurants) et que le comportement public est notamment destiné au cadre privé du cercle des proches : la famille, les amis, le voisinage.

Les différents types de rencontres amoureuses donnent aux espaces de la ville une valeur et une importance variables selon les groupes sociaux, mais également à l'intérieur même des groupes sociaux. Les espaces urbains s'inscrivent sur une échelle d'intimité que lui confèrent les pratiques de rencontres amoureuses dans les différents milieux sociaux. Ainsi, les couples (de façon générale) ne se donnent pas la main en public, mais se l'autorisent dans certains cafés et restaurants ; ne s'embrassent pas dans la rue, mais peuvent le faire parfois dans un jardin public ou sur la corniche. Les couples des couches très occidentalisées ne fréquentent pas les espaces publics ou restent très discrets dans la rue, mais sont très libres dans les cercles privés. C'est l'inverse pour les couches plus modestes où l'on est plus libre en public qu'en privé.

Les jeunes femmes interrogées désignent le poids du regard de la société sur leurs comportements comme principal facteur de la double vie qu'elles doivent souvent mener. Elles souhaiteraient pouvoir montrer leur vie telle qu'elle est vraiment et cesser ce double jeu. La présence de lieux comme les nouveaux restaurants et les pubs semble être la manifestation d'une plus grande tolérance envers les pratiques amoureuses de la jeunesse cairote « moyenne ». Le fait que des parents, plus nombreux aujourd'hui qu'il y a une génération, laissent sortir leurs filles le soir en sachant qu'elles rencontreront leur petit ami, tout en feignant de l'ignorer, laisse entrevoir un profond changement de société. Pour le moment, faire sans le dire est le seul moyen que les jeunes femmes ont trouvé pour, sans s'exclure de la société, vivre différemment de ce qui est préconisé dans le modèle et par les normes sociales. Si ces conduites (qui souvent ne s'éloignent pas tant qu'on peut l'imaginer du modèle) ne sont pas propres au groupe social des jeunes femmes interrogées, on peut y voir un jeu périlleux et intelligent, qui par un « effet d'agrégation » pourrait engendrer un puissant mouvement de changement social.

Bibliographie :

Atiya, Nayra, *Khul-Khaal. Five women tell their stories,* The American University in Cairo Press, 1982

Bourdieu, Pierre, 1997, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard

Certeau (de) Michel, *L'invention du quotidien,* 1994, Paris, Folio, Gallimard

Davis Taïeb Hannah, Bekkar Rabia, David Jean-Claude, *Espaces publics, paroles publiques au Maghreb et au Machrek*, Paris, L'Harmattan-MOM, 1997

Denèfle, Sylvette (dir.), *Femmes et villes*, PUFR, Tours, 2004

Depaule, Jean-Charles, « Le Caire : emploi du temps, emploi de l'espace », *Monde arabe Maghreb Machrek*, n°127, 1990, p.121-133

Di Méo, Guy, *Géographie social et territoires*, Paris, Nathan, 1998

Early, Evelyn A., *Baladi Women in Cairo. Playing with an egg and a stone*, The American University in Cairo Press, 1993
Élias, Norbert, 1976, *La civilisation des moeurs*, Paris, Calmann-Lévy
Elowe Macleod, Arlene, *Accommodating protest. Working women, the new veiling, and change in Cairo*, The American University in Cairo Press, 1992
Elowe Macleod, Arlene, *Accommodationg Protest. Working women, the new veiling and change in Cairo*, The American University in Cairo Press, 1991
Elster, Jon, 1989, *A study of social order*, Cambridge University Press
Ferrié, Jean-Noël, 1998, « Figures de la moralité en Égypte : typifications, conventions et publicité », Dakhlia, Jocelyne, *Urbanité arabe. Hommage à Bernard Lepetit*, Arles, Actes Sud, p. 113-146
Gillot, Gaëlle, « Espaces populaires, pratiques intimes : les jardins publics au Caire, à Rabat et à Damas », *Geocarrefour*, vol 77, 3/2002, p.267-274
Goffman Erving, 1992, *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris, éditions de Minuit
Goffman, Erving, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, (1977) 2002
Grafmeyer Yves, Joseph Isaac, (ed.), 1991, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier
Gumuchian, Hervé, Grasset Eric, Lajarde Romain, Roux Emmanuel, *Les acteurs, ces oubliés du territoire*, Paris, Economica, 2003
Mayol Pierre, Certeau (de) Michel, Giard Luce, *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Folio, Gallimard
Pétonnet, Colette, 1994, « L'anonymat urbain », Ghorra-Gobin, Cynthia (éd), « *Penser la ville de demain. Qu'est-ce qui institue la ville ?* », Paris, L'Harmattan, p.17-21
Rémy, Jean, « Privé/public : entre pratiques et représentations », *Villes en parallèle*, n°32-33-34, 2001
Saadaoui (al-), Nawal, *La face cachée d'Eve. Les femmes dans le monde arabe*, éd. Des Femmes, 1982
Singerman, Diane, 1995, *Avenues of participation. Family, politics, and networks in urban quarters of Cairo*, Princeton University Press
Tillion, Germaine, 1966, *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil